

## LE JEÛNE

Durant les deux premières semaines, les ouvriers des filatures montrèrent beaucoup de courage et de modération et tinrent quotidiennement des réunions publiques monstres. En chacune de ces occasions, je leur rappelai leur serment, et eux, m'assuraient en retour, par leurs cris, qu'ils aimeraient mieux mourir que de manquer à leur parole.

Mais à la fin ils donnèrent des signes de relâchement. De même que la faiblesse physique se manifeste chez l'homme par l'irritabilité du caractère, leur attitude envers les « jaunes » (1) devint de plus en plus menaçante, à mesure que la grève semblait faiblir ; et je commençai à redouter de leur part une explosion de violence. L'assiduité aux réunions quotidiennes se mit aussi à baisser graduellement, et l'accablement et le désespoir étaient écrits sur le visage de ceux qui continuaient à venir. Finalement, on m'apporta la nouvelle que les grévistes avaient commencé à lâcher pied. J'en fus bouleversé et me pris à penser furieusement, me demandant où était pour moi le devoir, en pareilles circonstances. J'avais eu l'expérience d'une grève géante en Afrique du Sud ; mais la situation en face de laquelle je me trouvais ici était différente. C'était à mon instigation que les ouvriers des filatures avaient prêté serment. Ce serment, ils l'avaient répété devant moi jour après jour, et l'idée même qu'ils pouvaient revenir aujourd'hui sur la parole donnée me paraissait inconcevable. Était-ce l'orgueil ou mon amour pour les travailleurs et mon souci passionné de la vérité, qui était derrière ce sentiment ? — qui pouvait le dire ?

Un matin — c'était à une de nos réunions quotidiennes —

(1) orig. « ceux qui allaient à l'usine ».

alors que je tâtonnais encore et n'arrivais pas à voir clairement ma voie, la lumière se fit soudain en moi. D'eux-mêmes et spontanément, les mots me vinrent aux lèvres.

— Si, déclarai-je aux hommes assemblés, les grévistes ne se ressaisissent pas et ne poursuivent pas la grève jusqu'à conclusion d'un accord, ou jusqu'à leur départ définitif des usines, je ne prendrai plus aucune nourriture.

Les ouvriers furent littéralement stupéfaits. Les larmes se mirent à couler sur les joues d'Anasouyâbehn. De tous côtés, des cris montèrent :

— Ce n'est pas à vous, c'est à nous de jeûner. Ce serait une monstruosité si vous deviez jeûner. Nous vous en prions, pardonnez-nous notre défaillance ; nous voulons désormais rester fidèles jusqu'au bout à notre serment.

— Vous n'avez que faire de jeûner, répliquai-je. Ce serait bien assez pour vous, que de pouvoir rester fidèles à votre parole donnée. Nous n'avons pas d'argent, vous le savez, et nous ne voulons pas poursuivre notre grève en vivant de la charité publique. Que n'essayez-vous donc de gagner votre subsistance en travaillant d'une façon ou d'une autre ? De cette façon, peu importe la durée de la grève — vous pourrez demeurer libres de toute inquiétude. Quant à mon jeûne, je ne l'interromprai qu'après un règlement de la grève.

En attendant, Vallabhkhâi s'efforça d'obtenir de la municipalité un peu de travail pour les grévistes ; mais on ne pouvait espérer grand'chose de ce côté. Maganlâl Gandhi suggéra que, puisque nous avions besoin de sable pour combler les fondations de notre école de tissage, à l'âshram, l'on pourrait employer à cette fin un certain nombre de grévistes. Les ouvriers firent bon accueil à cette proposition. Anasouyâbehn donna l'exemple, un panier sur la tête, et bientôt l'on put voir une interminable file de travailleurs, paniers de sable juchés sur la tête, sortir du lit profond de la rivière. Le spectacle valait la peine d'être vu. Les ouvriers reprirent force et courage, et ce devint un problème difficile à résoudre que de payer les salaires.

Mon jeûne n'allait pas sans un grave vice à la base. Car, ainsi que je l'ai déjà indiqué dans un précédent chapitre, j'entretenais des relations intimes et cordiales avec les patrons filateurs, et mon jeûne ne pouvait qu'exercer une influence sur leur décision. En ma qualité de satyâgrahi, je savais que